**La Route (The Road) - Cormac McCarthy**

**Biographie et bibliographie**

|  |  |
| --- | --- |
| Cormac McCarthy est un écrivain américain.Il est né le 20 juillet 1933 à Providence dans l’état de Rhode Island aux États-Unis.Il a écrit « All the Pretty Horses » (1992) qui a reçu le National Book Award, ou encore « The road » qui a reçu le prix « Pulitzer 2007».Mais il est plus récemment célèbre pour ses livres : « No Country for Old Men » et « The road ». |  |

Ces deux derniers livres ont connu un grand succès, et ont donné lieu à deux films.

« No Country for Old Men » a été adapté au cinéma en 2007 par les frères Coen.

Et « The road », qui a obtenu un grand prix et s’est vendu à plusieurs millions d’exemplaires, sera adapté au cinéma par John Hillcoat, courant 2009-2010.

**Résumé**

L'apocalypse avait eu lieu.

*« Les pendules s'étaient arrêtées à 1:17. Une longue saignée de lumière puis une série de chocs sourds. »*

Le monde est complètement détruit, couvert de cendres. On ne sait rien sur les causes du cataclysme.

Pourtant au milieu de ça, un père et son fils errent sur la route.

Ils poussent un caddie rempli de vieux objets trouvés et vieilles couvertures ainsi que le strict nécessaire pour vivre. Ils sont sur leurs gardes car le danger peut surgir à tout moment. On apprendra plus tard que d’autres personnes sont encore là, bien vivantes.

Ils vont devoir faire face au froid, à la pluie, à la neige. Ils affronteront ensemble les difficultés de cette survie.

Le décor, autour, est chaotique. Il ne reste rien, la nature a pris le dessus : l’herbe pousse partout ; il ne reste que les éléments durs de l’ancien temps : routes, carcasses de voiture.

Ces deux individus, car on en sait pas plus sur eux, marchent vers le sud.

**Critique**

Pour commencer, j’aimerais citer le nom du genre littéraire de ce livre : il s’agit d’un livre de « Science-fiction post-apocalyptique ».

*Qu’est ce que la « post-apo » ou le « post-nuke » ?*

Il s’agit d’un sous-genre de la science-fiction qui raconte une histoire après une catastrophe ayant rasée la civilisation : guerre nucléaire, collision avec une météorite, épidémie, crise économique et énergétique, etc…

C’est un sujet qui refait de plus en plus sensation, avec le réchauffement climatique ou encore les épidémies de grippes (H5N1, AH1N1).

Le livre a eu un franc succès aux USA où s’est vendu à plus de 2 millions d’exemplaires.

Ce genre est pas mal utilisé au cinéma, on peut citer plusieurs films connu comme : « I am Legend », « Le jour d’après », « La trilogie Matrix », « WALL.E ».

Ces films font parti du genre de films que j’apprécie réellement. Même si souvent, ils sont truffés de clichés, d’actes héroïques à l’américaine et se terminent par un « happy end », quoique.

Le livre en lui-même est assez surprenant. L’histoire met du temps à se mettre en place.

Il faut dévorer 60 pages avant d’entrer dans le vif du sujet.

Avant ça, on a droit à une description vague des personnages et du chaos qui règne dans le pays. Ça peut devenir lassant, j’ai failli décrocher plusieurs fois.

Je pense que le fait que les personnages ne soient pas vraiment décrits permet aux lecteurs de mieux s’imaginer l’histoire. L’auteur laisse une grande place à l’imagination.

On peut mettre un visage sur les personnages, on peut visualiser les paysages, chacun avec sa vision unique et personnelle.

Les personnages, l’homme et l‘enfant, ne sont pas nommés, on en connait peu sur eux.

Encore une fois, cela permet au lecteur de s’attacher plus à leur histoire, sans préjugés sur leur passé. On sait par exemple que la mère n’est plus présente, mais comment est-elle morte, on l’ignore. On ne culpabilise donc pas, ou fort peu.

On se concentre alors sur les éléments présents, à savoir leur relation.

La relation père/fils est assez forte. On pourrait presque dire qu’il s’agit du thème du livre.

A coté de cela, le livre est écrit de façon étrange.

Je ne suis pas un grand lecteur, donc je ne sais pas si c’est courant.

Mais les dialogues ne sont pas précédés de tiret : on ne sait plus qui dit quoi.

Il y a des changements d’idées vraiment brusque, des flash-backs ou souvenirs qui ne sont introduits ni dans le temps, ni en lieu.

On ne sait parfois plus où ils sont… Ils rentrent dans une maison, puis le paragraphe suivant un souvenir. Dans ce souvenir, j’invente, il mange des tartines. Ce qui dans la situation actuelle des personnages est impossible. C’est parfois assez dérangeant.

C’est écrit à la façon d’une liste de course : ils marchent, ils s’arrêtent, ils mangent, il prend la couverture du petit, ils s’endorment.

**3 Avis sur le livre**

**Tout simplement fabuleux !**

*Critiqué par Jules, le 15 janvier 2008* sur <http://www.critiqueslibres.com>

Au départ, dès que j’ai connu le sujet du nouveau livre de Cormac McCarthy, je me suis dit qu’il était bizarre qu’il ait choisi un sujet déjà traité par Barjavel dans « Ravage ». Puis, je me suis dis qu’il y avait peu de chances pour que cet écrivain américain connaisse Barjavel… Alors, pourquoi pas ?... Et puis ce ne serait certainement pas la même chose…

« Ravage » quand j’étais jeune m’avait fait une très forte impression dont certains passages me restent encore en mémoire. Mais alors ici !...

Loin de moi l’idée de vouloir comparer deux auteurs et en plus à plus de quarante ans d’écart !

Il n’empêche… Ici, ne savons pas ce qui s’est passé sur la terre. Tout ce que nous savons c’est qu’un homme, et il sera appelé « l’homme » tout au long du livre, et son fils fuient à travers le monde, accompagnés de leur seul caddy avec à bord de celui-ci quelques pauvres affaires de survie. Cet enfant est né quelques années plus tôt et a été confié à son père par sa mère qui s’estimait incapable de survivre. Au début du livre il doit avoir environ cinq ou six ans environs. Il est toujours appelé « le petit ».

La terre entière nous semble n’être qu’un gigantesque amas de cendres grises au travers duquel même la lumière ne passe plus. Ni celle du soleil, ni de la lune, rien que des cieux plus que plombés!... Les rivières et les ruisseaux charrient une boue noirâtre et, très rarement une eau qui peut être bue après filtrage.

En dehors des routes, bien souvent brûlées ou au moins jonchées de déchets divers et aussi fondues par endroits, il n’y a que des paysages désolés. Des ossements d’animaux également brûlés jonchent le sol. Plus un oiseau ou un animal vivant ! Sur les plages où ils finissent par arriver ils ne trouvent qu’une multitude d’arrêtes de poissons.

Et nous découvrons que cette situation dure déjà depuis quelques années ! Sur des semaines et des mois de marche, au bord de l’épuisement et face aux pluies et aux grands froids, ils ne rencontrent au maximum qu’une trentaine de personnes vivantes.

Quelques rarissimes maisons, non encore pillées, mais abandonnées, vont servir d’abri pour un ou deux jours et ils y découvriront quelque nourriture sous forme de conserves largement périmées mais qu’ils risquent de manger quand même affamés qu’ils sont.

L’homme est malade et crache de plus en plus ses poumons. Quant au petit il est bien souvent au bord de l’épuisement total. Quelle horreur que de découvrir dans les sous-sols d’une maison quatre ou cinq êtres humains, encore vivants, enchaînés qui ne sont en fait que la réserve de nourriture de trois hommes et deux femmes !... Ceux-ci sont devenus anthropophages !... Et un peu plus loin, il y a un feu abandonné en grande vitesse avec quelque chose qui cuit à la broche. En s’approchant ils découvrent qu’il s’agit d’un bébé dont on a coupé la tête et que l’on cuit !... Et qui a fait le bébé ?...

Qu’est-il arrivé à la terre ?... Depuis combien de temps ? …Combien d’êtres humains survivent ?... Sont-ils tous méchants, comme le demande le petit à l’homme ?...

Il est inutile d’insister auprès de vous sur le côté plus que sombre de ce livre !

Comment McCarthy a-t-il fait pour que nous restions littéralement scotchés à un tel livre ?
Bien sûr nous voulons savoir ce qui s’est passé sur notre planète ou dans l’espace ! Bien sûr nous voulons savoir comment tout cela va finir pour l’homme et le petit !...

Mais tout tient surtout par la fabuleuse écriture de Cormac McCarthy ! Sans elle, ce livre aurait été un échec complet… Nous avons ici une capacité d’expression écrite au-delà du commun. Un style qui colle à la situation, à l’environnement. Il ne s’agit évidement pas ici d’un style à la Yourcenar, il serait totalement déplacé ! Une chose n’a pas changé : McCarthy utilise toujours ses « et » à répétition, qui rythment si bien ses phrases. J’ai été jusqu’à en compter neuf sur une seule phrase ! On s’y habitue très vite et cela fait partie intégrante de son style (dans ses versions américaines j’ai toujours compté autant de « and »)
Nous retrouvons aussi autant de ces dialogues aux phrases très courtes et très scandés.

Ce livre est une merveille ! Mais, sauf erreur, il ne risque probablement pas d’être un grand succès de librairie !...
Il s'agit aussi de féliciter le traducteur, François Hirsch, qui a fait un travail d'écriture tout simplement merveilleux, même s'il s'est fait aider de rien moins que dix personnes plus Cormac McCarthy lui-même qui l'a par moment aidé à " mieux comprendre la lettre et l'esprit du roman"

**Critique d’internaute**

*Critiqué* par Thomas Yadan, *sur* [*http://www.evene.fr*](http://www.evene.fr)

La barbarie est polymorphe. Et loin de la violence factuelle, malheureusement célèbre, de la férocité sadique et explicite, le dernier roman de Cormac McCarthy - récemment récompensé du prix Pulitzer 2007 - décrit une barbarie singulière, celle où l’humanité s’essouffle sur la route obtuse et absurde de la conservation de soi. Car ce chemin vers le Sud emprunté par un homme et son fils, après une mystérieuse catastrophe mondiale dont on ne connaîtra jamais les fondements, révèle un chaos de matières et de sentiments. Asphalte aux odeurs de cendre et de cadavres putréfiés, visages humains exsangues, regard moribonds, le monde décrit par l’auteur transcende les clivages de la nature et de la culture, du bien et du mal. Abîmé par cette atmosphère de mauvais temps hobbesien, de peur incessante, l’existence humaine est réduite à sa plus simple représentation : la persistance d’un vouloir vivre impersonnel. Tels des fantômes, les hommes vacillent entre l’amertume de l’irrévocable et la conservation, devenue absurde, de leur être. A la question de son fils : “Qu’est-ce que tu as jamais fait de plus courageux ?”, le père répond : “Me lever ce matin.” C’est avec ce style épuré que McCarthy parvient à plonger le lecteur dans un univers terrifiant, désespéré et dramatique. Réduisant les dialogues aux plus justes appréciations, l’auteur américain contrarie la comédie du conte ou de la fable afin d’offrir un morceau de vérité ontologique et de littérature majestueuse. On pénètre avec une crainte enthousiaste dans ce qu’il y a de plus obscène dans la réalité de l’existence humaine : la brutalité de la “verbalité” de l’être. Entre philosophie et roman, Cormac McCarthy signe avec ‘La Route’ une performance digne du grand écrivain qu’il est.

**Cormac McCarthy en route vers l'apocalypse**

Critiqué par machinchose, sur <http://www.rue89.com>

je l'ai lu il y a quelque temps (en VO, magnifique) et la fin m'a tout simplement bouleversé. Le rythme étrange, le rendu de tout (ou du rien) l'horreur et la beauté… Je ne connaissais pas l'auteur, je l'ai acheté à l'aéroport sans trop savoir. Et maintenant je suis confronté au terrible dilemme : voir no country for old men le film avant de lire le livre ou bien lire avant le film. J'adore les frères Coen, je sais maintenant que McCarthy est grand… Je ne voudrais pas que le plaisir de l'un gâche l'autre.

**Adaptation cinématographique ?**

Un film avec en vedettes Viggo Mortensen et Charlize Theron devrait voir le jour courant 2009.

Il sera réalisé par John Hillcoat, réalisateur australien qui a travaillé sur plusieurs films peu connus. Il a aussi travaillé en collaboration avec des groupes musicaux tels que Depeche Mode ou Nick Cave.

Comme je l’ai dis dans ma critique, le livre laisse une grande place à l’imagination avec ces descriptions elliptiques et approximatives. J’ai donc peur qu’avec le film, on ait des déceptions sur le comment on voyait les choses.

Je suis content d’avoir d’abord lu le livre et j’attends avec impatience l’adaptation.